

L'INCENDIE DU BAZAR DE LA CHARITÉ

Nous sommes encore mal revenus de l'épouvantable catastrophe qui a semé le deuil dans toute l'aristocratie française; seul l'incendie de l'ambassade d'Espagne, sous le premier Empire, peut rappeler par sa spontanéité l'affreux spectacle dont nous avons eu la douleur d'être témoins.

Si jamais la profession que nous exerçons a pu paraître pénible, c'est bien en ces circonstances où il importait de comprimer nos impressions humaines pour conserver la lucidité nécessaire à une description exacte, scrupuleuse.

Les débris de ce que fut le Bazar de la Charité brûlaient encore, que nos vaillants collaborateurs de la photographie Benque prenaient sur nos instructions les clichés uniques dans leur genre comme par l'horreur du spectacle qu'ils représentent, mais qui donnent l'idée la plus exacte possible de ces sinistres décombres.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le nombre et le nom des victimes est encore imparfaitement connu. On peut estimer sans exagération que les morts s'élèvent ou s'élèveront à cent cinquante. Quant aux blessés ils sont certainement plus nombreux, mais la classe de la société à laquelle ils appartiennent n'en permet pas le recensement facile. Combien atteints plus ou moins grièvement qui n'ont fait aucune déclaration, sont rentrés discrètement chez eux, ennemis de toute publicité!

Il est établi que le feu a été communiqué à des tentures et avec une rapi-



DÉBLAIEMENT PAR LES SOLDATS D'INFANTERIE.

dité foudroyante par le cinématographe installé dans le Bazar.

Quelques mots d'abord de ce Bazar de la Charité, dont l'installation était autrefois faite rue de la Boétie.

Le terrain de la catastrophe appartient à M. Michel Heine, qui l'avait fort gracieusement mis à la disposition des organisateurs, MM. de Mackau et Blount. C'est la maison Belloir qui avait procédé à l'installation, — la salle du cinématographe exceptée. Cette installation couvrait une superficie de 80 mètres en bordure sur 20 de profondeur. Derrière elle, une bande de terrain d'une largeur de 25 mètres environ restait inoccupée.

Le Bazar avait emprunté à l'ancienne Exposition de la Musique, au palais de l'Industrie, la décoration originale d'une ancienne rue de Paris représentant des maisons à pignon, des échopes à auvents dont les enseignes se balançaient.

Le clergé avait procédé à la bénédiction la veille de la catastrophe et au moment où elle éclatait, Mgr Clari, nonce apostolique, venait d'y apporter la bénédiction pontificale; on avait remarqué qu'il s'était longuement arrêté devant le comptoir n° 4 tenu par la duchesse d'Alençon.

A peine venait-il de sortir, il était 4 heures 1/4, qu'un employé du cinématographe se précipita vers le baron de Mackau et lui annonça à voix basse que le feu venait de se déclarer.

— Je me charge de prévenir ces dames répondit le baron; ne criez pas.



AMAS DE DÉCOMBRES ET DE CORPS CARBONISÉS. — (Photographie BENQUE.)



VUE D'ENSEMBLE PRISE DE LA RUE JEAN-GOUJON.



VUE DE LA FENÊTRE DE L'HOTEL DU PALAIS PAR OU PLUS DE CENT PERSONNES ONT PU SE SAUVER. — (Photographie BENQUE.)



FOUILLES NOCTURNES. — ENLÈVEMENT DES DERNIERS RESTES. — (Dessin de M. MOULIGNÉ.)

On commença à faire évacuer en parlant de la nécessité d'un dégagement, mais il était trop tard; juste autant de temps qu'il faut pour le dire, une langue de flammes s'attaqua au velum et comme une véritable trainée de poudre, le feu embrasait les extrémités, courant le long des boiseries, dévorant sur son passage ce fouillis gracieux et fragile de tentures, de rubans, de dentelles qui garnissaient le local.

Par un malheur encore inexplicable, sur deux portes de dégagements, une seule put s'ouvrir, derrière l'autre s'accumula une foule qui tout à l'heure sera confondue avec les plâtras et les décombres dans un pêle-mêle horrible dont une de nos photographies donne une idée saisissante.

Par une fente du fond donnant sur le terrain vague, les femmes s'enfuirent affolées.

Voici en quels termes la duchesse d'Uzès raconte ses impressions :

« La première lueur du sinistre est partie à une très petite distance de la place que j'occupais. J'en fus comme éblouie instantanément, tellement la flamme avait pris une course vertigineuse. Je ne saurais mieux rendre mon impression qu'en comparant ce jet de feu à une traînée de feu d'artifice, à l'éclatement d'une fusée.

« De l'endroit où je me trouvais je ne pouvais songer à gagner la porte de sortie; il y avait à côté de moi une petite porte donnant sur le terrain vague, derrière les constructions du Bazar de la Charité. C'est par là que je me suis dirigée et me trouvai ainsi en plein air, encore enfermée toutefois dans les clôtures.

« J'avais passé pour ainsi dire sous une voûte de flammes et je sentais sur moi les effluves de cette fournaise, la tête en feu.

« La flamme est venue m'effleurer et a légèrement brûlé quelques mèches de cheveux à ma tempe gauche. L'incendie gagnait ce-



S. A. R. LA DUCHESSE D'ALENÇON.

pendant : j'entendais crépiter les flammes et des appels désespérés et d'affreux hurlements. C'était à frémir !

« Heureusement, une porte s'est trouvée ouverte, qui devait être fermée, condamnée : une porte dans la palissade en planches : c'est par là que je pus sortir.

« Une pauvre ouvrière, affolée par le danger, ne voyant plus devant elle, se lamentait, demandait du secours. Je la pris par la main et l'entraînai avec moi par cette issue pour ainsi dire miraculeuse. »

Mais un des épisodes les plus intéressants que nous soulignons par une de nos photographies instantanées est sans conteste cet heureux dégagement d'une fenêtre grillée qui a permis au cuisinier de l'hôtel du Palais, M. Gomery, de sauver près de cent personnes.

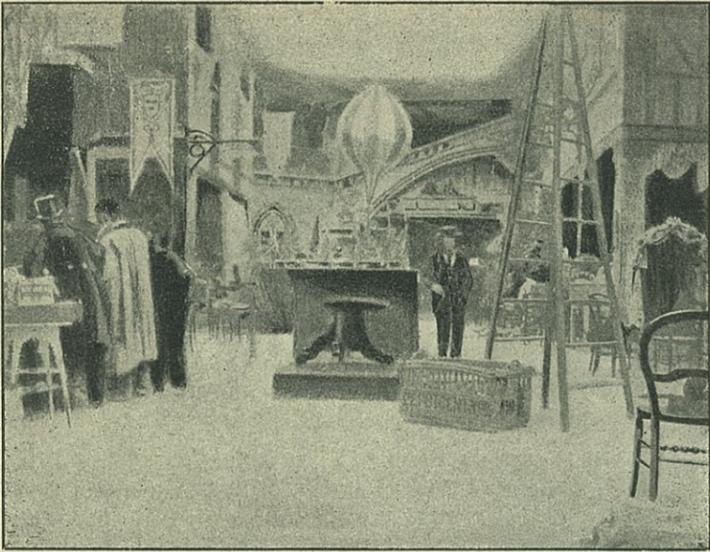
Un pic à la main, M. Gomery descende en quelques secondes les six fortes barres de fer horizontales qui défendent la communication et aussitôt la trouée faite, le sauvetage commença.

Pendant ce temps, le père Bailly, directeur du journal *La Croix* dont les bureaux sont situés dans un immeuble en bordure du terrain vague faisait installer des échelles et savait tout le monde qu'il pouvait.

Nous ne parlerons que pour mémoire des hautes personnalités qui se sont rendues sur le lieu de la catastrophe. Tout ce que Paris compte de notabilités appartenant au monde de l'aristocratie, de la politique, des lettres, des arts, des affaires, a défilé rue Jean-Goujon. Le président de la République, les ministres, les ambassadeurs, tous les hauts fonctionnaires étaient là.

*
*
*

Aussitôt le premier moment de stupeur passé, on a songé à organiser les secours.



LE CINÉMATOGRAPHE.



LES COMPTOIRS.

Les blessés ont été transportés un peu partout, à l'hôpital Baujon, chez des particuliers, à leur domicile. Les cadavres ont été évacués sur le palais de l'Industrie, à côté du pavillon médical, dans une dépendance du rez-de-chaussée où se trouvaient encore ces jours derniers les œuvres de sculpture destinées à l'exposition de Bruxelles.

Mais l'affolement était indescriptible. On a vu des femmes, des jeunes filles, le corps à moitié brûlé, les vêtements arrachés, traverser à une allure vertigineuse la place François-Ier, le cours la Reine, l'avenue d'Antin et venir ainsi dévêtues jusqu'à l'avenue des Champs-Élysées, sans naturellement se rendre compte de ce qu'elles faisaient.

Nous ne publierons pas la liste des morts. Nos confrères de la presse quotidienne ont à ce sujet suffisamment renseigné le public. Mais il est une personnalité dont nous devons parler ici, cette malheureuse princesse dont le corps n'a même pas été reconnu.

La duchesse d'Alençon était une princesse de Bavière qui a épousé le duc d'Alençon, second fils du duc de Nemours, le 28 septembre 1868.

Née en 1847, elle allait entrer dans sa cinquantième année. Ses sœurs sont : l'une l'impératrice d'Autriche, la seconde la reine de Naples, la troisième la comtesse de Bari.

Sa mort met en deuil les familles d'Orléans, de Bourbons d'Espagne, de Bavière, de Saxe-Cobourg Gotha de Belgique et de Habsbourg d'Autriche. Mais ce malheur ne frappe pas seulement les cours d'Europe; par son impuisable charité, la duchesse, qui était la providence des pauvres, sera pleurée certainement dans plus d'une mansarde.

On enregistre comme disparues ce qui doit correspondre à des corps trop défigurés pour pouvoir être reconnus, les personnes suivantes :

M^{me} Laffite; M^{me} Raoul d'Als; M^{me} Jaulfret; M^{me} la marquise d'Argence; M^{me} et M^{lle} Crétin; M^{me} Gailard; M^{me} Thuillier; M^{me} la vicomtesse de Cornudet; M^{me} Buffet, sœur du sénateur; M^{me} la baronne de Luppé; M. Joseph Doranq, quinze ans, groom de M. de Carayon-Latour; M^{me} la vi-

comtesse de Lignac; M^{me} Blanche Crossier. C'est au Palais de l'Industrie que se sont passées les scènes les plus déchirantes; une foule considérable stationnait devant la porte à doubles battants qui s'ouvrait pour donner passage aux ambulances urbaines et aussi aux personnes anxieuses, à la recherche d'un parent ou d'un ami disparu.

A terre sur des planches, enveloppés dans des draps blancs, une longue litanie de corps affreusement carbonisés s'aligne en bordure des cloisons, pendant que chapeau bas, le mouchoir sur les lèvres, des parents, un frère, un mari, un père, viennent rechercher sur ces cadavres informes, tout de grâce et de charme il y a quelques minutes à peine, un signe, un bijou, un objet vulgaire, clef ou bourse, qui permette la reconnaissance.

L'odeur qui se dégage là est épouvantable. La douleur des êtres frappés est horrible; celui qui écrit ces lignes a assisté professionnellement à bien des catastrophes; il a vu les horreurs de l'incendie de l'Opéra-Comique, les victimes du grisou à Saint-Étienne, le terrible accident de Saint-Mandé; jamais il ne lui avait été donné de ressentir une émotion si poignante que celle dont il a été animé mardi.

Les rues et les boulevards présentaient toute la soirée un aspect bien particulier.

Des groupes de gens qui ne se connaissaient pas, se formaient aux carrefours, on y déplorait les conséquences du sinistre. Les journaux étaient arrachés des mains des vendeurs, toutes les physionomies étaient anxieuses.

Mercredi, les théâtres officiels Opéra, Opéra-Comique, Comédie-Française ont fait placarder de grandes affiches de relâche encadrées de deuil.

Cette catastrophe met en deuil plus de quinze cents familles au nombre desquelles il convient de compter presque toutes les Cours d'Europe.

Comme le soldat devant l'ennemi, la femme a son champ de bataille: la charité! Cette catastrophe prouve que le second peut être aussi meurtrier que le premier.

NOËL NOZEROT.



LA PANIQUE. — (Croquis de M. REICHAN.)